

Fiche de lecture

Février 2016

Gilles Kepel, Antoine Jardin

Terreur sur l'hexagone, Gallimard, 2015



Eruption du Mont Etna J-B Chapuy, 1785

Gilles Kepel est un politologue français spécialiste du monde arabe contemporain ainsi que des populations musulmanes issues des migrations. Nombre de ses livres portent sur la montée de l'islam politique et sur les mouvements islamistes radicaux.

Il a publié en 2012 *Banlieues françaises*, en 2013 *Passion arabe* (sur les révolutions arabes), en 2014 *Passion française* (sur les candidatures de personnes issues de l'immigration musulmane aux élections législatives) et en 2015, *Terreur sur l'Hexagone*. L'ouvrage explique comment de jeunes Français, nés en France, appartenant ou non à des familles immigrées, ont recherché dans l'islam intégral un modèle de vie, se sont tournés vers le djihad et ont participé en France à des attentats censés porter la guerre sainte au cœur même des pays européens.

Le contenu de l'ouvrage

L'ouvrage commence par le portrait des tueurs de décembre 2015, issus de familles anciennement immigrées, purs produits de quartiers populaires de villes françaises ou belges.

Il relate ensuite l'histoire, d'abord celles des années 2005 à 2012, l'incubation, puis des années 2012 à 2015, « l'éruption ».

L'ouvrage date en effet de 2005 le creusement des lignes de faille, avec la coïncidence d'une mutation des banlieues, l'arrivée à l'âge du vote d'une « génération internet » de nationalité française mais marquée par ses origines immigrées, l'éclatement des représentants de l'Islam en divers réseaux et le renforcement progressif du djihadisme international dû à la décomposition chaotique de la Syrie et de la Libye. Les émeutes de 2005 en sont un des marqueurs : la jeunesse immigrée y traduit son refus d'être reléguée et sa volonté de défendre ce qu'elle considère comme sa spécificité, puisque le véritable déclencheur des troubles ne serait pas la mort de deux adolescents dans un poste électrique mais le « gazage » d'une mosquée par la police, dans un contexte marqué par l'affaire des caricatures de Mahomet.

C'est en 2005 également que paraît l'ouvrage « Appel à la résistance islamique mondiale » écrit par un syrien naturalisé espagnol, Abu Musab El-Suri : celui-ci explique qu'après le djihad afghan des années 80 et celui d'Al-Qaida, dont Suri considère qu'il a échoué puisqu'il n'a pas embrayé sur une mobilisation populaire, une troisième vague est à venir, reposant sur des réseaux installés dans les pays à abattre. L'ouvrage, qui apparaît aujourd'hui comme visionnaire, n'a guère alors retenu l'attention. Il va prendre sa force grâce au développement des réseaux sociaux.

Dans les années précédant 2005, des mouvements extrémistes avaient déjà agité les banlieues immigrées, lors de la guerre en Afghanistan puis en Bosnie ou pendant la période où l'Algérie était elle aussi victime du terrorisme islamique. L'ouvrage considère qu'à l'époque, la « génération des pères » avait encore une emprise suffisante pour maîtriser les velléités de révolte des jeunes. Vont jouer après 2005 le vieillissement des anciennes générations d'immigrés et l'arrivée à l'âge adulte d'une nouvelle génération, moins soumise, la montée du Front national dont les thèmes racistes sont récupérés par le pouvoir d'alors, les effets d'une crise économique qui a durement touché les banlieues, enfin « l'incubateur carcéral », comme en témoigne l'histoire des tueurs de Charlie Hebdo ou celle d'Amédy Coulibaly.

Commentaire

L'ouvrage est celui d'un journaliste d'investigation, pas vraiment d'un universitaire : il relate l'histoire, fournissant mille détails sur la constitution des réseaux (de la filière des Buttes Chaumont aux week-ends dans la communauté d'Artigat) et sur la biographie de leurs membres. Il contient une petite monographie de la ville de Lunel, d'où sont partis en Syrie nombre d'apprentis djihadistes. Ces données multiples et précises fondent la crédibilité, incontestable, de la démonstration. L'idée centrale (la stratégie terroriste actuelle s'appuie sur des réseaux locaux et n'est pas « importée » de l'extérieur) paraît ainsi bien mise en lumière, même si les attentats de 2015 l'ont manifestée de manière évidente. Reste que l'ouvrage, fondé sur une trame chronologique, n'évite ni les répétitions ni les anecdotes et laisse un peu sur sa faim. Certaines analyses (l'évolution du vote musulman, l'aveuglement du parti socialiste qui méconnaît la demande de considération des musulmans, l'impact en 2014 du blanc-seing de la France à Israël pour bombarder Gaza), longuement développées, ne paraissent pas directement rattachées au sujet : il est certes

paradoxal que, en 2012, quelques mois après les crimes de Mohamed Mérah, la communauté musulmane ait pour la première fois massivement participé à l'élection présidentielle, en focalisant ses voix sur le candidat de gauche. Le fait qu'elle s'en soit ensuite progressivement détachée est également explicable. Mais ces données ne sont pas liées à la montée d'un mouvement salafiste intégriste au sein de la communauté, même si elles constituent la trame de fond des questions d'intégration.

Certaines questions brûlantes restent entières : comment ces terroristes, dont le parcours paraît transparent, ont-ils pu passer inaperçus à trois reprises, de Toulouse à l'attentat de Charlie puis aux attentats de novembre 2015, alors qu'ils ont fait de multiples séjours à l'étranger et vivaient dans des milieux acquis à la cause (il ne s'agit pas de « loups solitaires ») ? L'ouvrage dit à plusieurs reprises qu'ils sont passés sous le radar, sans qu'il soit encore possible, faute d'accès aux dossiers, d'expliquer exactement pourquoi, imputant toutefois la cécité des services au défaut d'assimilation du nouveau modèle islamiste et au refus d'en voir, au delà des questions sécuritaires, les racines sociales, politiques et religieuses. C'est sans doute vrai mais les réponses restent trop générales. De manière encore plus large, la conclusion impute l'impéritie de l'Etat au recrutement en vase clos d'élites politiques jugées sans étoffe, qui n'écoutent que de « pseudo-experts » et des fonctionnaires incultes, écartant des élites universitaires mieux averties. L'explication reste courte, trop empreinte d'aigreur, et l'on aurait préféré une argumentation plus concrète sur l'organisation et le travail des services de police et de renseignement ou du moins un premier diagnostic et des pistes de réflexion.

Autre question qui au final reste sans vraie réponse : pourquoi ? Il est vrai que, quelles que soient les frustrations sociales et intimes des personnes et leur conviction d'être discriminées voire persécutées, de tels passages à l'acte gardent toujours un caractère estomaquant, inexplicable. Pour autant, il s'agit d'un mouvement collectif. L'ouvrage, qui raconte les parcours de divers terroristes, de manière parfois pointilliste, évoque des univers familiaux fracassés, des parcours marqués par la délinquance, la faible éducation de jeunes vulnérables aux théories complotistes et, accros aux jeux vidéos, peu capables de faire la différence entre une tuerie virtuelle ou réelle. L'ouvrage insiste également sur la filiation algérienne des terroristes, sur leur ressentiment envers l'ancienne puissance coloniale et leurs liens avec un salafisme algérien dont les réseaux sont restés vivants au-delà des derniers soubresauts terroristes de 1995. Il évoque aussi, mais de manière moins appuyée, des motivations plus nobles, la compassion envers des victimes palestiniennes ou syriennes et l'idéal d'une société apaisée par une pratique rigoriste de l'Islam, où la discrimination et le chômage auraient disparu... Mais comment des jeunes basculent-ils dans une idéologie, une pratique religieuse et surtout une extrême violence profondément contraires à leur environnement ? L'action des mentors aguerris « qui parviennent à transformer des gamins vaguement islamistes en tueurs du djihad hexagonal » (page 129) ne suffit pas comme explication, pas plus que la définition du salafisme comme « le modèle le plus simple à suivre, le kit des solutions qui offrent réponse à tout » (page 133). Il est vrai qu'il restera compliqué de « comprendre » comment l'humiliation de jeunes rejetés peut se transformer en une insupportable cruauté.

Reste encore une interrogation, posée dès l'introduction mais sans vraie réponse : de tels terroristes sont-ils à la hauteur d'un enjeu présenté comme planétaire ? Peut-on les assimiler à des guerriers capables d'élaborer une stratégie et de vaincre les civilisations occidentales, comme le suggèrent les termes du Président de la République, qui a évoqué une « armée du djihad qui a déclaré la guerre à la France » ? Selon leurs communiqués, l'objectif des djihadistes est de convaincre les minorités musulmanes, stigmatisées après les attentats, de les rejoindre. Comment croire en leurs chances de succès, quand bien même le terrorisme, exploité par la droite et l'extrême droite, avive les tensions entre communautés ? Et pourtant, l'Etat islamique existe et pourtant il gagne du terrain...

Enfin, que faire face à cette radicalisation ? Il n'en est rien dit, sauf dans la conclusion, lorsque Gilles Kepel réfléchit aux analyses de Pierre Manent qui, en septembre 2015, proposait la conclusion d'un pacte national acceptant « les mœurs des musulmans » au sein d'une communauté nationale réunie, « en amitié avec les mœurs des juifs et des chrétiens ». Kepel considère que ce serait là faire une place trop belle à une conception de l'Islam qui n'est pas représentative de l'ensemble des musulmans, plus divers. En tout cas, il reconnaît (et c'est plutôt courageux de le dire) que les incantations laïques ne suffisent pas. Pour autant, il en appelle à « l'instruction publique », qu'il considère comme négligée par une classe politique sans vision. Cela relève pourtant exactement de la même veine incantatoire...